

Préambule

I

Le monde – ce terme si large et imprécis, si polysémique aussi – connaît aujourd’hui trois transformations de très grande portée : il ne peut plus être représenté comme un « cosmos » (ordonnance d’un ensemble bien composé), il est entré dans une absence d’ordre défini et maîtrisable (tant à l’échelle « universelle » qu’à tous les échelons de la « nature » et de la « culture »), enfin il est diversifié et pluralisé comme jamais, tant dans la complexité de nos interactions avec le donné (matière, vie, espace et temps) que dans les bouleversements qui affectent toutes les formes de civilisation (savoirs, pouvoirs, valeurs). Par cette triple raison, le sens de « monde » n’est plus seulement indéfini ni multiple : il devient le point crucial où viennent se nouer tous les aspects et tous les enjeux du « sens » en général.

En même temps, le monde connaît trois possibilités : trois risques et trois chances en même temps. Il entre dans un mouvement d’expansion indéfinie,



Dans quels mondes vivons-nous?

tant à l'échelle « cosmique » qu'à celle de nos moyens de savoir et d'agir sur lui ou en lui; il offre une diversité de facettes elle aussi indéfiniment multipliée (par exemple : où commence la vie? Peut-on encore parler d'une « nature »? d'une « matière »? d'une « histoire »? Ou bien faut-il décomposer, déstabiliser, faire diverger tous ces concepts?); enfin, il n'est plus du tout assuré que nous puissions nous reposer sur une distinction entre « le monde » et « nous », entre quelque chose devant ou autour de nous et nous-mêmes comme « sujets » de cet objet. Peut-être n'y a-t-il plus lieu de parler de nous « dans » le monde comme d'un contenu et d'un contenant, mais devons-nous apprendre l'existence à la fois unique et non unifiée, universelle et multiverselle, de tout ensemble.



II



« Dans quel monde vivons-nous? » : le plus souvent, dans cette question, le point d'interrogation vaut autant qu'un point d'exclamation. L'expression signifie : « Dans quel monde insupportable, impossible nous nous trouvons! » Elle sonne à la fois sur le mode de la révolte et sur celui de la résignation. Elle s'inscrit dans la série « décidément, rien ne va plus » et « on se demande où on est ». Dans l'usage ainsi fait du mot – ou de l'idée – de « monde » se cache la valeur la plus forte qu'on puisse lui attacher : celle du *cosmos*, ensemble harmonieux des corps célestes dont les orbites portent les rapports de l'ordre universel, c'est-à-dire tourné vers





Préambule

une unité intégrale. C'est le sens et le balancement de cet *ordre* et de cet *un* qui se trouvent donc implicitement interrogés par cette question. Remettre en cause l'hégémonie totalisante de ce couple, qui est aussi un mouvement, est l'enjeu auquel nous nous sommes confrontés.

Il se trouve qu'aujourd'hui le *cosmos* qu'étudie ou qu'invente la cosmophysique ne répond plus à cette image d'une concordance absolue et unitaire. Ce que la métaphysique envisage ou suppose sous le nom de monde, au singulier ou au pluriel, comme monde « réel » ou « possible », y répond sans doute moins encore. Et la projection qu'on avait cru pouvoir faire du *cosmos* en une histoire ordonnée à quelque fin dernière semble radicalement discréditée.

C'est en quoi physique et métaphysique s'articulent désormais l'une à l'autre suivant un nouveau mode : le monde, l'expérience du monde – l'expérience tant scientifique qu'existentielle – déjoue la postulation « cosmique » à laquelle nous étions habitués. « Dans quel monde vivons-nous ? » n'est plus l'exclamation d'un dépit mais peut devenir un vrai questionnement : que pouvons-nous, que devons-nous mettre désormais sous le mot qui désigne l'espace-temps, l'élément, l'englobant de nos présences, le « tout ensemble » ?

D'une part le monde-cosmos est éclaté, d'autre part l'idée même de « monde » (un, ensemble) ne répond plus ni à l'investigation physique, ni à l'interrogation métaphysique ; « plurivers » ou « multivers » sont à l'ordre du jour des physiciens tandis que « multiplicité » et « multitude » traversent les sociologies autant





Dans quels mondes vivons-nous ?

que les ontologies. Mais passer de l'unité à la pluralité ne peut pas consister simplement à démultiplier, à augmenter la quantité d'unités discrètes (comme, par exemple, lorsqu'on ressasse la « multiculturalité »). Dans un tel transfert ou dans une telle transformation ce sont les paradigmes de l'« un » et de la composition ou structuration des unités qui sont mis en jeu.

En un temps où nous disons simultanément que le monde est toujours plus « globalisé » ou « mondialisé » – donc unifié – et que nos mondes et nos modes de vie, de culture sont toujours plus diffractés, dispersés, hétérogènes voire inidentifiables, il faut remettre en chantier la question du monde : de l'idée de « monde », de la « réalité » de cela où nous vivons, de son « unité » et de son « unicité », de sa texture ou de sa dissociation. Nous continuons à nous considérer comme vivant dans un monde alors qu'il n'est plus certain que nous puissions parler dans ces termes (ni d'« un monde », ni d'ailleurs de « vivre » – mais ce serait une autre considération à engager). Dans quels termes convient-il donc, sinon de parler de notre existence (de son « sens »...), du moins d'approcher les conditions de possibilité d'une telle parole pour le « monde » qui vient ?

III

Telle est l'interrogation qui a provoqué la rencontre des deux signataires de ce livre.

Notre rencontre n'est pas celle d'un physicien et d'un philosophe. Ni même la création d'une bouture





Préambule

ou d'une hybridation. Elle procéderait plutôt d'une conjonction, analogue à celle dont d'autres espèces de cosmologues ou de cosmosophes firent, en des temps reculés, nécessité de destin. Mais il ne s'agit précisément ici ni de nécessité ni de contingence, pas plus que notre rencontre ne fait ni unité ni disparité. Nous nous sommes dés-étiquetés, dispersés, diffractés. Non pas « hors champ », mais justement dans – ou sous – ce qui constitue le véritable champ.

La conjonction de nos intérêts procède elle-même d'un déplacement en cours des significations et des enjeux de ce qu'on nomme la « science » et la « philosophie ». De part et d'autre, l'assurance d'une vérité ordonnée de l'univers (et dans l'univers) s'est brouillée. Mais il ne s'agit pas d'un simple parallélisme qui renverrait à son tour à un ordre plus profond : ce n'est pas « le monde » en soi qui évolue de telle sorte qu'il modifie nos savoirs et nos pensées. C'est bien plutôt que « le monde » dérobe et déporte de manière vertigineuse la consistance de sa réalité « en soi ». Il n'est ni réel au sens d'une extériorité objective, ni irréel au sens d'un rêve. Plus que « réel » ou « irréel », il a l'effectivité de l'interaction et de l'entrelacs entre « nous » et « lui ».

Mais cette interaction est aussi celle d'où nous provenons, « nous » et « lui ». Après tout, nous venons de la « nature » qui à son tour tient de nous sa consistance tantôt « physique » si on entend ce mot comme Aristote entend *phusis* (ce qui s'accomplit de soi-même) et tantôt « naturelle » si on entend par là ce qui se tiendrait hors de la « culture ». Ces significations, et celles qui peuvent s'ensuivre comme des variations sur les





Dans quels mondes vivons-nous?

« origines » ou les « fins » du monde, ou sur sa constitution « matérielle », sont tributaires de notre « culture » et celle-ci se transforme en même temps que se transforme l'intimité de notre pénétration « dans » ladite « matière » du monde.

Pénétrant en elle nous faisons aussi bien toujours plus irruption au-dehors : là précisément où il n'y a plus d'opposition entre « dedans » et « dehors », entre « monde » et « non-monde ». Nous ne sommes plus ni dans la participation à une animation universelle, ni dans la considération d'un objet. Nous ne sommes plus ni « dans » ni « devant » le monde. Nous sommes le monde et le monde se rapporte en nous à lui-même. Cela ne veut pas dire du tout que nous serions la subjectivité du monde, mais plutôt qu'il est, lui, le « sujet » dont nous sommes un effet.

Mais un tel « sujet » ne peut pas être représenté comme un « rapport à soi » sans ouvrir en lui l'écart, la distance et la non-coïncidence qu'implique tout rapport, à soi comme à l'autre (s'il est même possible de faire cette différence). Nous sommes ainsi nous-mêmes la non-coïncidence du monde avec lui-même.

Cet écart se présente, dans le langage de notre culture, comme l'écart entre physique et métaphysique. Mais il ne se laisse plus comprendre comme opposition entre « science » et « spéculation » ou bien entre « objectivité » et « subjectivité ». Au contraire, ces distinctions s'évanouissent et chaque terme passe en l'autre : la matière se dérobe à sa simple assignation dans l'impénétrable et l'esprit se dérobe à sa simple sublimation dans l'impalpable. Ce double mouve-





Préambule

ment, cette évanescence duale, possède un point de croisement.

C'est en ce point, pourrait-on dire, que nous nous sommes rencontrés. En ce point situé nulle part ou bien en d'innombrables lieux, en d'innombrables mondes.

IV

Un glissement a lieu. Il se produit, il est à l'œuvre – à l'acte, en acte – sous nos yeux et dans nos mots. Quelque chose ou quelque idée se dérobe. Décrochage. Comme toujours, forcément, nous en sommes à la fois auteurs et témoins. Nous l'écrivons et le lisons dans le même geste. Il est trop tôt pour savoir ou pour sentir s'il s'agit d'une rupture ou d'une évolution, si le mode est celui du déplacement ou de la cassure, si le cheminement est réversible ou absolument orienté. Le monde-unique-ordonné s'effrite. Sous différentes formes, par différentes voies et pour différentes raisons, s'invente-impose un « plurivers » qui reste, pour l'essentiel, à édifier *et* à arpenter. Ou peut-être serait-ce plutôt, comme les astrophysiciens aiment à le nommer, un multivers, un mégavers, un métavers?

Ce mouvement est celui que nous suivons sans pourtant nous laisser tout à fait emporter par lui. Nous avons choisi, dans ce livre, de l'aborder à la manière d'un balancier : chaque oscillation y serait à la fois autonome dans ses effets et hétéronome dans sa manière de perdurer, c'est-à-dire d'appeler la suivante. Deux

